

Le royaume des femmes

Dans un monde où patriarcat et féminisme s'affrontent, les sociétés dites matriarcales ont bonne presse. Pourtant, elles disparaissent peu à peu, aspirées par d'autres cultures dominantes.

Les Moso, perdus au sud d'une Chine communiste, se sont organisés autour des femmes. En quelques années, tourisme et gouvernement ont eu raison de leur culture originelle. Les mises en scène ont remplacé les célébrations traditionnelles et perverti les coutumes d'unions libres.

Comment cette ethnie, dont l'identité est ancrée dans la culture, est-elle influencée par un tourisme de masse, commandité par un gouvernement en quête d'uniformité ?

Table des matières

p.6	Cheffe de famille
p.16	Débarquement imminent
p.28	Entre perte et progrès, les Moso
p.36	Portfolio
p.50	Quand le gouvernement s'en mêle
p.58	L'équipe
p.60	Remerciements

Le lac Lugu et le mont Gému,
dans les nuages.



Bin Ma a 40 ans, elle est née en Chine, dans la région du lac Lugu. Elle appartient à un peuple matrilineaire : les Moso (lire « Mosso »). Elle vit maintenant en France.

« J'ai rencontré mon mari en Chine, il était en vacances. Au début on voulait rester là, mais après deux ans, il ne s'est pas habitué aux traditions mosos donc nous sommes venus habiter dans son pays, en France. C'était très difficile parce que je ne parlais pas un mot de français et je n'ai personne ici. Je ne connaissais que mon mari. La culture est très différente en France. »

Bin Ma ne s'est jamais habituée à la culture européenne et à la vie de couple. Aujourd'hui, 12 ans après, elle est divorcée et n'aspire qu'à une chose : rentrer chez elle. Elle reste en France pour voir grandir ses enfants, dont le père a eu la garde.

« Mes parents n'étaient pas du tout d'accord que je l'épouse. Ils voulaient que je

vive dans les traditions mosos. Ils n'ont pas envie qu'on fasse comme les Chinois ni comme les Occidentaux. »

Depuis une vingtaine d'années, les touristes affluent dans cette région du sud-ouest de la Chine, siège du peuple moso. Ses traditions matrilineaires attirent et intriguent. Présenté comme le « Royaume des femmes », ce peuple a vécu pendant des siècles en quasi autarcie. Vivant en hauteur dans les montagnes, les Moso sont spécialistes de la pêche, de l'élevage et de l'agriculture. Ils fonctionnaient jusqu'il y a peu par le troc.

Le gouvernement a soutenu le tourisme de masse en finançant des routes et en déplaçant les maisons traditionnelles pour laisser place aux hôtels, le but étant d'uniformiser la Chine. Afin d'amoinrir les différences ethniques au cœur du pays, les autorités promulguent le tourisme pour forcer ce peuple à s'ouvrir et à copier le modèle chinois. Le gouvernement a fait construire une gigantesque porte qui marque l'entrée

dans la région. Chaque visiteur qui la franchit doit payer une taxe. Les bénéfices de ces tickets reviennent au gouvernement. L'argent serait utilisé pour financer les autres travaux autour du lac. Partant donc d'un désir de sinisation, l'intervention gouvernementale chez les Moso se transformerait en une affaire plutôt lucrative.

Les habitants perçoivent la situation comme un « win-win ». Effectivement, les autorités se font de l'argent et, oui, les traditions se perdent. Mais eux aussi s'enrichissent, construisent hôtels, restaurants, lieux d'animation où les traditions sont folklorisées.

Les Moso, qui vivaient jusque-là dans des conditions précaires, peuvent aujourd'hui se permettre un meilleur confort de vie : *« Quand j'étais jeune, je n'avais pas de chaussures et pas toujours à manger. Aujourd'hui, avec l'argent de mes fils, je n'ai plus faim »*, explique A Ji Ge Ma, une des doyennes du village. Mais tout changement a un prix. Pour les Moso, le prix des traditions.

Cheffe de famille



Gému, mère de l'amour, vit une histoire avec son amant, Houlong. Un matin, l'homme se réveille dans les bras de sa maîtresse. Leur amour n'étant autorisé que la nuit, il prend peur et s'enfuit. Il cède malgré tout à ses pulsions, admire une dernière fois sa bien-aimée et est immédiatement changé en montagne. Lorsqu'elle s'éveille, la déesse Gému pleure si fort son amour perdu que ses larmes forment un lac. Elle se transforme elle aussi en montagne. Chacun sur une berge, ils sont condamnés à se regarder à distance. La légende du peuple moso est née.

Le mont Gému, qui porte son nom en mémoire de la déesse, est la plus grande montagne qui borde le lac. Située à 2685 mètres d'altitude, la région du lac est un trésor esthétique. L'étendue d'eau bleu argenté, seulement perturbée par quelques îles, est entourée par des sommets verdoyants. Elle fait le plaisir des touristes et des amateurs de photographie.

Le peuple moso est une société matrilineaire dans laquelle la femme est la

figure centrale. Elle transmet son nom à sa descendance et les filles de la famille hériteront aussi de la maison et des terres.

La légende de Gému est un témoignage de cette matrilinearité : le lac Lugu, traduit par « lac mère » ou *Schinami* en moso, est devenu sacré. Matrilinearité ne signifie pas un patriarcat inversé, mais plutôt un système égalitaire. En vérité, le matriarcat n'existe simplement pas. La matrilinearité est un terme précis pour désigner une société où la mère transmet, au minimum, l'héritage de son nom de famille.

Les Moso sont parvenus à conserver pendant des siècles leurs traditions qui accordent une importance particulière à la femme. La matriarche, la plus âgée de la famille, est celle que tous écoutent. Les familles mosos sont généralement réunies sous un même toit. Bin Ma explique l'héritage et l'organisation familiale : « *Chez les Moso, la femme est la cheffe de la famille. Les enfants portent le nom de la mère, jamais du père. Ils restent vivre avec elle et ne se marient jamais.* »

A Ji Ge Ma

阿姬格玛

La matriarche, devant sa maison, avec ses deux petites filles.

« Les femmes ne travaillent pas forcément plus que les hommes, c'est une répartition égalitaire »



Les corbeilles sont toujours remplies de mets divers. Le Coca-Cola a réussi à faire son chemin jusqu'aux foyers mosos.



Mur d'une maison traditionnelle. Le port d'armes était autorisé jusqu'il y a peu.

« On a confiance en la femme. Elle n'a pas besoin d'être soumise à un homme »

Au quotidien, chacun a son rôle. « Pour les tâches lourdes et dures, les constructions, les travaux difficiles dans les champs, cela concerne les hommes, confie Bin Ma. Les femmes, elles, gèrent la maison, les enfants, les repas, les finances du foyer, les relations avec d'autres familles. » Dans les faits, les femmes travaillent aussi à l'entretien des rues, dans la construction, dans les champs ou à la tête d'hôtels et de restaurants. « Le rôle des hommes ? Ne rien faire ! » s'esclaffent les femmes mosos. La réalité est un peu différente : « les femmes ne travaillent pas forcément plus que les hommes, c'est une répartition plutôt égalitaire », précise Bin Ma.

« Les gens imaginent une société matriarcale comme une société où les femmes sont assises et donnent les

ordres. Ce n'est pas comme ça que ça marche. C'est une société égalitaire où les femmes ont de l'importance. On a confiance en la femme. Elle n'a pas besoin d'être soumise à un homme. La société moso est souvent perçue de façon erronée. »

Une identité forte à l'équilibre fragile

Là où, en Chine, on se marie habituellement autour de l'âge de 25 ans, les Moso pratiquent le « mariage ambulant ». Ils restent célibataires et ont parfois des relations qui durent sans pour autant les officialiser. Mais les traditions évoluent et certaines se perdent. Le mariage est de plus en plus fréquent et les époux sont répertoriés dans des registres nationaux. Ils permettent à

la Chine de s'impliquer de plus en plus dans la culture moso. Même dans les montagnes reculées, l'œil de Pékin n'est jamais très loin.

Na Ji a 32 ans. Elle a deux enfants de deux pères différents. Elle les élève seule avec l'aide de sa mère, de sa grand-mère et de la communauté. Elle ne s'est jamais mariée. Ses frères ont pris un chemin différent : « L'aîné est marié à une Chinoise. Le second à une Moso. Mes parents n'ont rien dit. Chez les Moso, nous ne jugeons pas les choix des autres. On fait ce qu'on veut. Notre peuple est très ouvert d'esprit. »

Na Ji est à l'image de cette nouvelle génération influencée par l'extérieur : vêtements à la mode, iPhone dernier cri et ouverture sur le monde.



Après une cérémonie funéraire, un groupe de moines bouddhistes se rassemble.

« L'année prochaine, je viendrai en Belgique. J'ai déjà été à Amsterdam et aux États-Unis visiter une cousine. » À Lige, petit village qui borde le lac, Na Ji est une vraie businesswoman. Elle aime qu'on le lui dise et montre fièrement à qui le veut son gigantesque hôtel en construction (voir portrait page 13).

Cette envie de modernité est partagée par toute une génération. La télévision et le tourisme sont vecteurs de nouvelles manières de vivre. Les jeunes Moso découvrent petit à petit des façons de penser différentes, loin de leurs habitudes.

La pensée évolue et, pourtant, les installations dans lesquelles vivent les Moso semblent figées dans le temps : cuisine rudimentaire, salle de bain sommaire et pièces à vivre sans grand confort. Les petites maisons sont cachées derrière d'énormes complexes hôteliers, modernes et luxueux.

Les maisons traditionnelles mosos sont en bois, construites à partir d'un

seul et unique arbre, ce qui leur donne un aspect rustique et chaleureux. La minuscule porte d'entrée oblige quiconque veut la franchir à se pencher. « C'est un signe de respect envers la matriarche », explique Na Ji.

La pièce principale est la *Zu mu wu*. Elle sent le feu de bois et le pain de riz grillé. Il y fait très sombre, seule une petite fenêtre trahit la lumière du jour. Fierté de la matriarche, cette grande salle est soigneusement mise en évidence : c'est là qu'elle reçoit ses invités. La pièce lui sert aussi de chambre, qu'elle partage avec les enfants jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de 13 ans.

La disposition des maisons mosos est similaire à tous les foyers. Un portrait kitsch de Mao est souvent accroché à un des murs. Une kalachnikov sert parfois même de décoration. Quelques planches de bois brut recouvertes de tapis et d'étoffes font office de petites couchettes. Elles sont installées le long des murs et, pendant la journée, se transforment en sièges.

Au centre de la *Zu mu wu* trône le *Huo Tang*, le feu sacré. Il est maintenu allumé jour et nuit. Éteint, il porterait atteinte à la mémoire des ancêtres. Sur l'autel qui le surplombe, des fruits, des bonbons industriels, des cigarettes et autres bibelots font office d'offrandes. La mère de famille fait toujours bouillir de l'eau. Elle y jette quelques feuilles de thé vert, spécialité du Yunnan, et le sert brûlant aux invités, dans de grands verres à eau.

La religion des Moso s'hybride au contact d'autres cultures. À l'origine, le peuple pratiquait le dabaïsme, la croyance aux esprits qui animent les vivants, les objets et les forces vitales. Les historiens pensent que le bouddhisme a été introduit dans la région lors des invasions mongoles du XIII^{ème} siècle.

Depuis, le culte principal est un mélange entre les deux. On trouve un peu partout dans les villages des monuments religieux plus ou moins grands. Ils sont recouverts de signes bouddhistes et de dons divers, surtout de l'argent, mais aussi des cigarettes. En moso, elles sont appelées *Ma Ni Dui*. Les pratiquants marchent autour en faisant tourner un petit moulin à prières dans leur main.

Le lama Luo Sun Jin Ba attend les fidèles, assis sur les marches du temple local. Il témoigne : « Avant, nous étions des *dabas*, mais depuis notre fusion avec la religion tibétaine, on nous appelle *lamas*. » Il ne regrette pas ce changement. Qu'il y ait de moins en moins de lamas inquiète davantage. Par le passé, les gens avaient beaucoup d'enfants. Au moins un était envoyé à l'école des bouddhistes. À l'heure actuelle, les familles sont plus petites, il y a donc peu de lamas. Sun Jin espère que la nouvelle génération en manque de traditions reviendra rapidement prier au temple.

Luo Sun Jin Ba
洛桑金巴



Le lama fait tourner le moulin à prières de son temple. Sa veste cache la tenue traditionnelle des bouddhistes.

Caché dans la campagne, ce temple surplombe un petit village aux abords rudimentaire.



Une fois dans le temple, Na Ji s'arrête, rassemble ses mains l'une contre l'autre, puis les porte à son front. Elle les pose ensuite contre sa cage thoracique, s'agenouille et colle son front par terre, au pied de l'immense statue dorée de Bouddha.

Elle répète l'opération trois fois et avance à pas feutrés vers l'autel, comme le veut le rituel. Elle allume un bâton d'encens qu'elle dépose dans le réceptacle prévu à cet effet. Na Ji se rapproche ensuite du Bouddha et touche de son front le bas de la statue, toujours trois fois.

Elle souhaite, par sa prière, la santé de sa famille, surtout de sa mère et la réussite de son business.

Pour finir, elle revient sur ses pas et entame une série de trois tours dans la salle, en longeant les murs.

Na Ji pose fièrement sur le chantier de son futur hôtel.



阿妈娜金拉姆

A Ma « Na Ji » La Mu



Pierre-Joseph Laurent,
anthropologue spécialisé
dans le système de parenté
depuis plus de quinze ans.

Rencontre

Pouvez-vous nous expliquer le concept de la matrilinearité ?

Le terme « matrilinearité », qui vient de linéaire, veut dire la filiation. Globalement, les noms se transfèrent par les femmes. La matrilinearité concerne essentiellement les enfants, mais ça peut également s'appliquer aux terrains, aux possessions, aux maisons ou encore aux fétiches et aux lieux de culte.

Il faut réfléchir à ce dont on parle quand on parle d'une société matrilinearité.

Comment fonctionne la matrilinearité chez les Moso ?

C'est un cas très particulier. On peut vraiment mettre sur une échelle les différentes formes de matrilinearité.

Pour les Moso, la matrilinearité est poussée à l'extrême. Ils ne connaissent pas ou très peu l'alliance. Du moins, pour la société dans sa forme traditionnelle. Aujourd'hui, elle s'est transformée, elle a été approchée par d'autres peuples et les mariages commencent à se pratiquer.

Dans ce type de sociétés, les enfants ne connaissent pas leur père et les femmes ne cherchent pas à savoir de qui sont les enfants. Elles peuvent avoir des enfants avec plusieurs partenaires différents. L'important, c'est que l'enfant appartient à une matrilinearité. C'est la femme qui transmet le nom à son enfant. Finalement, elle vit avec ses frères et ses sœurs ou avec la mère puisqu'elle ne se marie pas.

Tout se passe comme si la lignée était éternelle. On ne quitte pas son foyer de naissance pour aller retrouver un partenaire. La règle s'applique aux femmes comme aux hommes. C'est une matrilinearité stricte, totale.

Pourquoi ne pas utiliser le terme « matriarcat » ?

Ce n'est pas un matriarcat dans la mesure où la société n'est pas centrée sur les femmes. Il ne faut pas se leurrer là-dessus. À l'extérieur de la famille, les frères ou les hommes jouent un certain rôle. À l'intérieur de la famille, les femmes jouent un rôle clé. Seules les sociétés amazones reposent sur le pouvoir des femmes et il n'y en a que quelques-unes. Dans ces cas-là, on a des sociétés absolument matrilinearité où le pouvoir est cristallisé par les femmes.

Quelle est l'évolution de la société moso ? Le tourisme et le gouvernement jouent-ils un rôle ?

À mon avis, il y a des phénomènes de sinisation : la culture Han dominante absorbe en quelque sorte les minorités. Il n'y a aucun génocide, il n'y a pas de désir

magasins, de la nourriture, rien d'autre que ça. Ce sera la même chose.

Ce qu'il peut y avoir aussi, c'est une mise en scène à usage touristique. C'est assez courant. Dans ce cas-ci, on met en scène ces femmes mosos qui attendaient les amants qui frappaient à leur porte, etc. Mais c'est

« Il ne faut pas s'imaginer que la société va se maintenir telle qu'elle fût »

de liquider la société moso. Ils réduisent simplement la diversité culturelle en favorisant l'intégration économique, en construisant des hôtels, en favorisant le tourisme et en intégrant les Moso à l'immense peuple chinois (1 milliard et quelques, c'est gigantesque). En comparaison, les Moso sont à peine quarante mille personnes. C'est une toute petite ethnie, perdue en montagne, et qui se résume à quelques villages. Les Moso n'intéressaient que les ethnologues. C'est grâce à leur travail que quelques entreprises touristiques ont commencé à y amener des touristes en vendant le mythe de la sexualité « débridée ».

Cette société est-elle vouée à disparaître ?

C'est toujours compliqué de répondre à cette question. J'ai été confronté à de multiples phénomènes semblables.

D'une certaine manière, coutumièrement, à coup sûr. Il ne faut pas s'imaginer que la société traditionnelle va se maintenir telle qu'elle fût, telle que racontée par les aînés ou par les ethnologues qui ont travaillé dessus durant le 20^{ème} ou à la fin du 19^{ème} siècle. Dans ce sens oui, mais il n'est pas dit que des jeunes, qui ont vécu autre chose, ne seraient pas intéressés de revenir et essayer de revivre ces traditions. En général ça saute une génération, et puis la troisième a envie de revivre ce qu'étaient leurs racines. Dans ce sens-là, ils pourraient restituer des formes de traditions, mais qui ne seront plus que dans des formes quelque peu fabulées, parfois retrouvées dans des livres ou dans des écrits.

Ce qui peut exister, c'est une folklorisation. C'est typique. Une mise en scène à usage interne, quelques traits particuliers mais qui ne veulent plus rien dire. C'est un rite qui fonctionne à vide si on veut, il n'y a plus que le geste. C'est typique ici : la Noël chez nous, certes pour les chrétiens ça signifie encore la naissance du Christ, mais pour les autres, ce sont des

une mise en scène, ça n'existe plus vraiment. Donc c'est peut-être vers ça que ça pourrait aller aussi, et si c'est le cas il n'y a pas de danger, tout le monde va être content.

Pensez-vous que le gouvernement trouve son compte dans le tourisme, économiquement parlant ? Ou est-ce un simple but d'uniformisation du pays ?

Vous avez bien résumé la problématique. D'une part, l'intérêt du gouvernement chinois est d'assimiler l'ethnie, qu'elle devienne carrément une mise en scène, ce qu'ont envie de voir les touristes. Arriver à ce qu'elle n'ait plus rien à voir avec ce que fût la société originelle. D'autre part, cela devient dans un second temps une façade touristique planétaire, telle que ces mises en scène un peu partout dans le monde.

La coutume d'avoir plusieurs partenaires au cours d'une vie s'est vue interprétée comme la traduction de mœurs légères. Au début de la promulgation du tourisme au lac Lugu, le mythe de la prostitution s'est répandu. Pour montrer aux touristes cette facette du folklore qu'ils attendaient, plusieurs promoteurs touristiques ont engagé des prostituées chinoises. Ces dernières s'habillaient en tenue traditionnelle moso pour travailler dans la région. On ne trouve aujourd'hui plus de prostitution au lac, mais l'idée d'une sexualité débridée est restée ancrée dans les mémoires.

Les touristes prennent d'assaut les points de vue bordant le lac.
Première étape obligatoire avant d'arriver aux villages.



Débarquement imminent

Pour admirer le lac Lugu, terre du peuple moso, il faut franchir une gigantesque porte de plusieurs dizaines de mètres de long. Les touristes s'y agglutinent pour payer leur droit d'entrée et obtenir leur premier souvenir de la région : un passeport.

Les touristes de la région sont principalement chinois. Ils viennent des quatre coins du pays, le temps d'un ou deux jours. Les voyageurs sont en général en voyage organisé et le lac n'est qu'une des étapes de leur trajet.

Les traditions mosos les attirent, mais ils viennent surtout pour les paysages de carte postale. L'unique route qui serpente autour du lac offre des points de

vue panoramiques sur l'étendue d'eau et les villages des alentours. Aménagés pour accueillir les cars de touristes, ils semblent taillés sur mesure pour le selfie idéal. Les Chinois sont fous de réseaux sociaux et un business juteux de mise en scène s'est développé pour proposer le cliché parfait sur WeChat (le réseau social officiel chinois) : du faux gazon, des bulles de verre pour s'asseoir ou encore des miroirs placés pour donner l'illusion d'un reflet dans l'eau.

Daluoshui est le « centre touristique » du lac Lugu. Pour y arriver, le seul moyen est d'emprunter la route principale. De cette façon, les touristes passent forcément par tous les points de vue stratégiques.



L'immense porte qui marque l'entrée en territoire moso.

« Je suis très attaché aux traditions de mon peuple »



Ru Hun Ci Ren Duo Ji pose fièrement à côté de sa collection d'artefacts mosos.

C'est dans ce village que Ru Hun Ci Ren Duo Ji décide de fonder le musée de la culture moso. « Le musée existe depuis 22 ans. Je suis très attaché aux traditions de mon peuple et je voulais les montrer aux gens que ça intéresse. » Ci Ren est le modeste dépositaire d'une culture vouée à s'adapter. Il garde malgré tout ses convictions et se démène pour promulguer l'histoire moso.

Le musée compte à peine quatre salles. La première nous plonge dans l'ambiance du foyer traditionnel moso. Un guide s'applique à donner des explications. « Autrefois, 40 à 50 personnes pouvaient vivre dans ce type de maison. Aujourd'hui, seule une vingtaine de personnes y habitent encore. » En tout cas pour les familles qui fonctionnent toujours selon la tradition. « Les autres quittent le foyer pour se marier. »



Les locaux profitent des points de vue pour gagner de l'argent. Ce genre de faux décor, adoré par les touristes, est souvent utilisé.



Les touristes prennent la pose sur des bancs mis à leur disposition.

Les deuxième et troisième salles du musée présentent la religion et l'écriture daba, une forme d'écriture pictographique pratiquement disparue aujourd'hui. Les panneaux explicatifs sont rédigés en chinois et traduits en anglais. La quatrième salle est dédiée aux objets en tout genre — outils, selles de cheval ou encore armes. Ici, aucun texte en anglais pour s'y retrouver. *« Les visiteurs sont surtout des Chinois. Peu parlent l'anglais. L'investissement ne serait pas rentable, et nous ne pouvons pas compter sur des subsides des autorités »,* confie le fondateur.

En réalité, peu de touristes, même chinois, s'arrêtent dans son établissement. La route qui mène au musée est bruyante et très fréquentée; les badauds préfèrent aller se promener

sur l'allée piétonne, plus tranquille, qui longe le lac.

Deux univers se confrontent dans le village, comme souvent au lac Lugu. Le paysage du bord de l'eau est défiguré par les hôtels et les restaurants. Quelques commerces viennent compléter le tableau. L'allée pavée est particulièrement propre et la vue y est magnifique.

On découvre les premières habitations à quelques rues de là, derrière les complexes touristiques. Là, les routes sont en terre. Le décor est moins soigné. Les déchets, majoritairement des bouteilles en plastique et des emballages, jonchent les bordures. Les travaux pour améliorer le confort des routes se font petit à petit.

Même les abords des temples peuvent être reconvertis en studio extérieur.





Les locaux enfilent la tenue traditionnelle, le temps de prendre la pose avec les touristes.

Le tourisme fait aujourd'hui partie intégrante du quotidien de Daluoshui et une grande partie de ses habitants jouent de leur culture pour en vivre.

En haute saison, les berges sont prises d'assaut. Les groupes se pressent pour monter dans les nombreuses barques. À l'origine, elles étaient utilisées par les locaux pour la pêche et pour se déplacer. Elles ont rapidement servi à faire visiter les petites îles.

Sur la terre ferme, des chevaux portent des enfants pour quelques minutes.

Les tenues traditionnelles très colorées des locaux qui proposent ces activités sont impeccables. Attraction phare, un photographe propose d'enfiler une et d'immortaliser l'instant.

« Les touristes peuvent avoir des interactions passionnées avec les villageois », peut-on lire sur un panneau explicatif

officiel. Écartez-vous du bord du lac ou levez-vous tôt, et vous aurez l'occasion de rencontrer les habitants du village en dehors de la représentation. La différence est marquante : les vêtements traditionnels éclatants font place aux tenues décolorées et usées.



De grands panneaux proposent des poses aux touristes.



Les danseuses observent les spectateurs qui s'installent. On devine sous leur tenue des vêtements de marques connues.

Jupes longues et voile de fumée, les traditions dénaturées

Dès la mi-juillet, les touristes commencent à envahir le lac. Les hôtels de Lige se remplissent. Le flot de voitures est incessant. Difficile de circuler dans les petites rues pavées. Plus les touristes s'installent, plus les petits stands de souvenirs se multiplient le long des routes. « Nous sommes en haute saison. Les gens débutent leurs vacances », se réjouit Na Ji.

À quelques kilomètres de là, Judi est un de ces petits villages qui comptent une seule rue. Pourtant, cinq hôtels sont déjà érigés. Deux autres sont en cours de construction. Les « campfire parties » y sont pour beaucoup. Présentes aussi dans quelques autres endroits, ce sont des démonstrations de danses traditionnelles.

Les célébrations s'organisent dans une grande cour entourée par une série de bancs en bois, disposés en gradins. Au centre, un feu brûle dans un large bol de métal.

Chaque soir, les villageois en tenue traditionnelle accueillent les visiteurs, un large sourire aux lèvres. Ils attendent patiemment que la cour se remplisse. À l'entrée, deux hommes bloquent le passage. L'affiche sur le mur indique 30 yuans, ceux qui organisent le spectacle se partagent les bénéfices.

« Il faut vraiment vouloir passer au-delà de cette façade touristique, mais on n'a pas le temps »



Les visiteurs, smartphone à bout de bras, immortalisent le spectacle.

Les spectateurs ne se posent aucune question quant à l'authenticité de cette expérience, trop excités à l'idée de vivre ce que personne n'a vécu auparavant. Ils ne remarquent pas les jeans et les Nike en dessous des costumes.

Des haut-parleurs crachent trop fort une musique saturée. Les gradins sont pleins et le show peut débuter. Un animateur donne le rythme aux nombreux danseurs, hommes et femmes confondus. Au milieu de la représentation, il invite quelques spectateurs pour une séance de karaoké improvisée.

Les campfire ont remplacé les traditions mosos ancestrales, et la foule de Chinois, portable à la main, vient y vivre un bout de pittoresque.

À la sortie, la foule se presse. Une ancienne du village éteint le feu.

Certains sont ravis de l'animation, d'autres trouvent le spectacle un peu surfait. C'est le cas de trois jeunes professeures qui font le tour du Yunnan pour découvrir la culture des différentes ethnies. « Chez nous, il n'y a qu'un peuple, les Han. Alors nous sommes venues ici pour en connaître plus, mais c'est un peu faux. Il faut vraiment vouloir passer au-delà de cette façade touristique pour y arriver, mais on n'a pas le temps », explique la professeure d'anglais. Comme presque tous, elles ne vont passer qu'une seule nuit sur place.

La Chine est immense. À lui seul, le Yunnan occupe plus de 393 700 km², soit 4,1 % du territoire chinois. C'est près de 12 fois la Belgique. Pour visiter leur pays, les Chinois papillonnent, deux jours par ici, deux jours par là. À l'instar, finalement, de ce qu'ils font lorsqu'ils voyagent en Europe.

L'écho des montagnes

Très vigoureux autour du lac, le tourisme n'a pas encore gagné les villages de montagne. Pourtant, tout semble indiquer qu'ils ne seront pas épargnés.

La route pour s'y rendre, au départ de Lige, s'arrête au bout de quelques dizaines de kilomètres pour laisser place à des pistes de terre et de cailloux. Pour aller plus loin, il faut impérativement que deux conditions soient remplies : avoir un pick-up et que le temps soit clément.

À chaque voyage, des locaux en profitent pour monter à l'arrière du véhicule et en redescendre quelques kilomètres plus loin. Les paysages défilent et offrent le spectacle d'une rivière qui se faufile entre deux versants. Des déchets traînent çà et là : bouteilles en plastique, papiers de biscuits, vête-

ments abandonnés. Et puis, au détour d'un virage, une décharge. Personne ne semble y prêter attention.

Après une heure et demie, le pick-up arrive au village de Li Jia Zui, où habitent environ 400 âmes. Très peu d'argent y circule, les villageois vivant essentiellement de leurs cultures et de leur bétail. La solidarité et l'échange de services règlent les relations sociales.

Étonnamment, un hôtel est déjà debout et quelques autres sont en construction. Pourtant, aucun touriste n'est en vue. Er Che Duo Zhi est l'architecte du village. « Je n'ai jamais fait d'études, j'ai tout appris moi-même. C'est vrai qu'il n'y a pas encore beaucoup de touristes, mais ça va venir, et on s'y prépare. » Là-bas, un hôtel peut mettre plusieurs années à être opérationnel ; il n'est pas rare que les chantiers soient en pause faute de ressources.

À Li Jia Zui, petit village des montagnes, une vieille dame s'occupe tranquillement de son troupeau de cochons.



二车都支 Er Che Duo Zhi

L'architecte autodidacte présente fièrement l'hôtel qu'il construit.

A Zhe Duo Zhi, propriétaire de l'hôtel construit du village de Li Jia Zui

« J'ai passé toute mon enfance ici. J'ai deux frères qui sont partis travailler en ville. Un autre de mes frères est resté avec moi pour m'élever. Une fois adulte, je suis moi aussi parti en ville pour y travailler, et j'y suis resté 10 ans. Je ne m'y sentais pas stable. J'errais dans ma propre vie. C'est là que j'ai décidé de revenir dans les montagnes et d'y construire un hôtel.

Plus il y a de touristes, plus je suis content. Je m'occupe des invités, je répare la maison, j'entretiens le terrain et ma sœur fait la cuisine.

Quand ma maman est morte, mon oncle a repris la tête de la famille. Quand lui est mort, j'ai travaillé dur pour la prendre en charge. En vérité, c'est ma sœur qui est maintenant la plus âgée et donc la « cheffe » de famille. La femme reste la plus importante dans la famille. Sans elle, la lignée du sang est brisée. »

« Il n'y a pas encore beaucoup de touristes, mais ça va venir, et on s'y prépare »

Entre perte et progrès, les Moso



À Daluoshui, les locaux attendent la venue des touristes.

Avant que le tourisme ne devienne la première source de revenus au lac Lugu, les Moso vivaient de la pêche, de l'élevage et de l'agriculture. Depuis, leur vie s'est radicalement transformée, prenant peu à peu les habitudes des grandes villes chinoises. Des toilettes aux smartphones en passant par les voitures à l'américaine, le niveau de

vie d'une grande partie de la population des abords du lac a fait un bond en avant.

Dans le petit village de Nasai, la transformation est en cours. Ici aussi, les hôtels sortent de terre un peu partout, sur les endroits mêmes où se trouvaient, il y a quelques années encore, de simples maisons.



Au petit matin, les stands de photographie sont calmes. Dans une heure ou deux, les berges seront à nouveau bondées.



Pendant la "campfire party" à Judi. Un moment de calme au milieu de l'agitation

« Le tourisme est une bonne chose,
il rend la vie plus facile »

A Ji Ge Ma a 63 ans. Chez elle, le feu sacré brûle, honorant la mémoire des ancêtres. Du thé, des fruits, des graines de tournesol et des sucreries trônent sur la table, accueillant qui passe la porte. Deux de ses filles et trois de ses petites-filles la rejoignent dans la *zu mu wu* alors que son compagnon reste dehors.

Il y a 50 ans, lors de la cérémonie de passage à l'âge « adulte », A Ji Ge Ma portait pour la première fois la tenue traditionnelle pour ne plus jamais s'habiller autrement. Si elle reste très attachée à son mode de vie, elle explique : « le tourisme est une bonne chose. Il rend la vie plus facile, pour ma famille et tous les autres. »

Wa De Mi Dan Shi Ma, 82 ans, elle aussi matriarche, partage cet avis. Sa maison a été récemment déplacée et son accès est laborieux. À sa place : un hôtel tenu par ses deux fils.

« Quand j'étais jeune, je n'avais pas de chaussures et pas toujours à manger. Aujourd'hui, avec l'argent de mes fils, je n'ai plus faim. » Sauf que, désormais, elle vit seule. Ses fils habitent dans leur hôtel pour être plus disponibles pour les quelques clients.

Physiquement, elle ne peut plus assurer certaines tâches, comme cuisiner ou maintenir le feu allumé. Les membres de sa famille se relaient pour lui faire à manger et s'occuper de la maison. C'est encore très inhabituel pour une matriarche de ne pas héberger sa famille. Elle confie se sentir parfois seule : « Les pères de mes fils sont partis parce que je n'ai pas donné naissance à des filles. » Une déclaration qui surprend dans un pays où la politique de l'enfant unique a eu comme conséquence l'abandon ou la mort de nombreuses petites filles à leur naissance, mais qui illustre bien l'importance des femmes chez les Moso.



A Ji Ge Ma (en haut) et Wa De Mi Dan Shi Ma (en bas) dans leurs maisons respectives, à côté de l'autel sacré.

La planification familiale ou politique de contrôle des naissances, plus couramment appelée politique de l'enfant unique, a été appliquée en Chine entre les années 1970 et 2015. Pour la comprendre, il faut revenir quelques années en arrière : en 1949, Mao Zedong proclame la République Populaire de Chine. Il encourage les femmes à avoir beaucoup d'enfants afin d'augmenter la main-d'œuvre du pays.

En vingt ans, la population chinoise est passée de 550 millions à 890 millions d'habitants. Le gouvernement des années 70 décide d'intervenir et met en place la fameuse politique de l'enfant unique. Cette dernière ne concerne que les Hans, qui représentent 90 % de la population. Les couples qui ne respectent pas cette directive doivent payer une amende.

Dans les campagnes, la planification familiale a eu des conséquences désastreuses : les familles préfèrent avoir un garçon qui pourrait les aider dans les tâches les plus rudes. Les avortements, le meurtre ou l'abandon des enfants filles sont devenus monnaie courante.

Depuis 2015, les familles chinoises sont autorisées à avoir un deuxième enfant. La planification des naissances ne fait donc pas partie du passé, mais s'est « assouplie ».



À Li Jia Zui, une petite fille joue sur le chantier d'un hôtel.



À Annecy (France), Bin Ma est très heureuse de sortir son habit, rangé depuis des années.

« La culture moso est en train de disparaître »

您瑪

You Xi « Bin Ma »

L'eldorado de la vie à deux

Au contact d'autres cultures, la nouvelle génération idéalise la vie de couple. Elle n'a pourtant pas saisi totalement la signification d'une vie à deux, ne l'ayant jamais vécue. La télévision et les touristes vendent une image édulcorée de cette conception de la vie.

Beaucoup de Moso, comme Bin Ma, quittent tout pour se marier. Partie vivre en France avec son mari, elle regrette : « Je voulais avoir une famille comme on voyait ailleurs. Je me suis rendu compte que c'était difficile d'être en couple. Je me suis sentie très seule. Dans la culture moso, personne n'est jamais seul. Nous vivons toujours ensemble. »

Bin Ma a un regard nuancé sur l'évolution de son peuple : « Aujourd'hui, grâce au tourisme, le confort de vie s'amé-

liore. Mais d'un autre côté, les touristes changent les idées et mentalités des locaux. La culture moso est en train de disparaître. C'est vraiment dommage. L'ancienne génération, celle de ma mère, est très triste. »

Elle a quitté les siens depuis douze ans et ne revient dans son pays qu'une fois par an. Elle n'a pourtant jamais oublié ses racines. « J'ai téléphoné à ma sœur récemment et je me suis rendu compte qu'elle parlait chinois à ses enfants. Ils ne savent même pas parler moso. Je ne comprends pas. Ils apprennent déjà le mandarin à l'école, pourquoi continuer à la maison ? »

L'individualisme dont font preuve les sociétés extérieures étonne les Moso, et c'est une des raisons de leur mal-être dans un couple ou lorsqu'ils s'exportent. Ils ne perçoivent pas que

d'autres sociétés prônent une vision beaucoup moins altruiste du vivre ensemble. Il n'y a pas vraiment de mendiants autour du lac. Jamais un Moso ne laisserait quelqu'un dans le besoin. D'ailleurs quand ils se visitent l'un l'autre, ils apportent cadeaux, nourriture et alcool. Lorsque que Na Ji va saluer A Ji Ge Ma, elle sort discrètement 120 yuans de sa poche et les glisse dans la tunique de la grand-mère.

Na Ji

« Le tourisme a un bon et un mauvais côté, certaines personnes pensent que c'est une bonne chose parce que ça génère de la richesse, mais c'est aussi une mauvaise chose parce que ça entraîne beaucoup de changements.

Pour l'instant, il nous reste quelques traditions, mais on va regretter tout ce tourisme. La langue moso se parle, elle n'est pas écrite, alors toutes les coutumes qui s'effacent seront perdues pour toujours.

Je ne vivrai pas de la même façon que ma mère et ma grand-mère, et ça les rend tristes. Le tourisme a accéléré le changement, mais je pense qu'il y aurait eu cette évolution de toute façon. Après, le tourisme est mon quotidien, donc je ne me rends peut-être pas compte de son vrai rôle. »



IMMERSION

Portfolio réalisé par Lore Thouvenin
et Mathilde Van Inthoudt

Campfire party, Judi. Les locaux ont décidé de prendre une part active dans le tourisme et de mettre leur danse traditionnelle à profit.



Musée ethnographique moso, Daluoshui. Reproduction de la pièce principale d'une maison moso, avec le feu sacré.



Jia Ze Zha Shi, 25 ans. Sans travail,
il passe ses journées avec ses amis.
« Mon job, c'est de boire. Je bois du
matin au soir. »



Panneau sur une porte d'entrée. Les tradi-
tions chinoises se mêlent aux coutumes des
Moso, comme celle de représenter l'animal
de l'année. 2019 était l'année du cochon.



Vieille dame dans un village à quelques kilomètres du lac Lugu.

Musée ethnographique moso, Daluoshui. Exposition de photos de famille, sur lesquelles tous les membres sont en tenue traditionnelle.





Cet hôtel de luxe proposera bientôt des chambres à 250 euros par nuit. Dans un endroit calme et reculé, il offre une magnifique vue sur les montagnes.



Na Ji, 30 ans. Elle supervise les travaux de son hôtel.



Nasai. Les routes et les jardins sont les témoins silencieux de la montée du tourisme : partout s'empilent des débris ou des matériaux de construction.

Nasai. Une mère et sa fille, d'origine chinoise, sont venues passer quelques jours au bord du lac Lugu, intéressées par la découverte des paysages et des traditions matrilineaires.



Le photographe et la mère de ces deux petites filles attendent patiemment qu'elles réussissent la pose parfaite.





Quand le gouvernement s'en mêle

En 2005, le gouvernement chinois a obligé les habitants des berges du lac Lugu à déplacer leurs maisons de quelques dizaines de mètres. « On nous a dit que vivre aussi près du lac le polluait. Je pense que c'était une bonne décision du gouvernement sur ce point-là », explique Bin Ma.

Les touristes étant de plus en plus nombreux, les villages entourant le lac évoluent pour s'adapter au mieux et profiter de cette nouvelle source de revenus à son maximum. Aujourd'hui, les hôtels ont remplacé les habitations. Ce sont les Moso eux-mêmes qui les ont construits, et le pouvoir en place ne s'y est pas opposé. « Mais je pense que les hôtels polluent quand même. »

Tous les villages présentent maintenant le même profil : une devanture d'hôtels et de restaurants. Des chemins étroits en pierres ont été aménagés pour créer une promenade au bord de l'eau, entourée d'une herbe verte et manifestement entretenue. Derrière ce décor commercial, on peut retrouver les maisons reconstruites.

La porte d'entrée du lac a été érigée à la même période que les directives gouvernementales réorganisant l'aménagement des terrains au bord du lac. Haute de plusieurs dizaines de mètres, elle semble tout droit sortie de Jurassic Park. Colorée, bondée de touristes, elle marque l'entrée du « royaume des femmes », comme l'indique le passeport distribué aux guichets. « Chaque touriste doit payer en arrivant. On ne sait pas où va l'argent mais on nous dit que c'est pour construire les routes et protéger le lac », commente Bin Ma.

Après l'entrée sur le territoire moso, une seule route est praticable. Relativement récente, elle entoure le lac et relie tous les villages qui bordent Lugu. Elle incarne le développement fulgurant du tourisme dans la région. Le gouvernement a lancé la construction d'une nouvelle route qui permettra un accès bien plus aisé aux villages éloignés des montagnes.

Le rôle des autorités ne s'arrête pas là. Des écoles ont aussi été implantées pour les jeunes Moso. La particularité est qu'on y enseigne l'histoire et la langue chinoise. Le dialecte moso et les traditions ne font pas partie du programme scolaire, on les apprend à la maison. Pourtant, « *les Chinois et les Moso sont très différents. Moi je suis moso. Je n'aime pas qu'on dise que je suis chinoise* », tranche Na Ji.

Les habitants du lac Lugu parlent d'ailleurs entre eux le dialecte local, même si tous ont appris la langue nationale.

« *Avant, le gouvernement acceptait nos traditions. Même si on ne se mariait pas, cela n'était pas grave et ne leur posait aucun problème. Maintenant, avec les nouvelles lois des dernières années, on doit faire des papiers de mariage, de naissance... Cela trompe nos traditions. On est moins libres maintenant.* »

L'emprise du gouvernement reste discrète dans la région. Les Moso se sentent en général plus libres que les autres. Vu la taille modeste de leur peuple, ils sont convaincus de ne pas représenter une réelle menace. L'histoire de la Chine montre pourtant que la nation a toujours tenté de conserver son hégémonie.

Nasai.
Les machines envahissent les jardins pour construire des complexes hôteliers.



Des panneaux vendent une image léchée des futures infrastructures.

Le conflit opposant le Tibet et la Chine est un des nombreux exemples de la domination chinoise Han sur d'autres ethnies. Le pouvoir en place veut contrôler le territoire pour diverses raisons : la culture, les ressources naturelles...

Pour résoudre les questions d'indépendance au Tibet, la Chine a utilisé la modernité comme moyen de distraction. Si la culture et le sentiment d'appartenance à une ethnie s'amenuisent, le peuple risque moins de se rebeller. Jackpot si le gouvernement peut en plus s'en mettre plein les poches.

Wang Weig (nom d'emprunt) habite une grande ville à quelques heures de vol du lac. Il a beaucoup voyagé en dehors de l'Asie. Il a son point de vue sur le sujet. « *Le gouvernement est malin. Il est très présent mais ne se fait pas ressentir. Son emprise est même pire ici qu'en ville puisqu'on ne s'en rend pas compte.* »

Le futur hôtel de Na Ji, à Lige.





Rencontre

Wang Weig habite en Chine. Il a un avis très critique sur l'implication du gouvernement.

Depuis combien de temps venez-vous au lac Lugu ?

Ça fait trois ans que je viens ici. J'y passe quelques mois et le reste du temps, je vis en ville.

Pourquoi venir ici ?

Pour le business, le paysage et la vie. C'est très différent de la ville. On se fait de l'argent et on vit plus facilement. Pour nous les Chinois, les prix sont très attractifs ici.

Vous n'êtes donc pas moso. Quelle est votre perception de l'évolution de leur mode de vie ?

Il y a une quinzaine d'années, les Moso étaient encore très pauvres. La plupart se sont enrichis grâce au tourisme. Seulement, les touristes viennent ici surtout pour le paysage du lac Lugu. Ils sont peu intéressés par les traditions locales. Depuis dix ans, beaucoup de jeunes partent en ville pour étudier ou travailler et, lorsqu'ils rentrent, ils ramènent les manières de vivre modernes vers les villages.

Il y a un vrai choc entre les anciennes coutumes et les nouvelles habitudes. Les jeunes sont donc très confus. Ils ne veulent plus porter les tenues traditionnelles et beaucoup ici ne le font plus.

Le gouvernement construit notamment les routes pour faciliter les déplacements autour du lac et vers les montagnes. Est-ce qu'il y a un intérêt pour les autorités à investir dans la région ?

En réalité, je pense qu'elles ont fait construire la route autour du lac non pas seulement pour les Moso, mais aussi pour qu'il y ait plus de tourisme. Les recettes des tickets d'entrée [dans le territoire] reviennent entièrement au gouvernement et c'est lui qui décide

« Je ne fais pas confiance au gouvernement et je ne pense pas que la Chine soit libre »

comment les dépenser, dans quoi les réinvestir. Je pense que la route autour du lac a été construite avec cet argent, mais il ne va pas directement aux Moso.

Selon vous, quel est le degré de contrôle des autorités sur les Moso ?

L'éducation et les soins médicaux dépendent totalement des autorités, et elles ne fournissent pas une très bonne éducation ni un bon accès aux soins.

Économiquement parlant, par contre, c'est très libre. Les gens se sont enrichis d'un coup, mais le gouvernement ne leur dit pas comment utiliser leur argent pour avoir une meilleure éducation, ou peut-être même pour protéger leurs traditions.

Quand les gens pauvres deviennent riches rapidement, ils se lancent dans les paris d'argent et ce genre de choses. Donnez-leur de l'argent sans leur montrer comment l'utiliser et ils resteront pauvres. C'est peut-être pour ça que je viens ici, peut-être que je peux leur montrer comment bien utiliser leur argent. Rendre leur vie plus facile.

D'après votre expérience, pensez-vous que les locaux sont conscients de ce qui se passe hors de leur communauté ?

Non, ils ne savent pas ce qui se passe à l'extérieur. Certaines personnes ici sont très riches. Elles peuvent tout acheter, donc elles ne veulent pas sortir de la région. Quand elles le font, c'est pour le tourisme. Ceux qui ont de l'argent mangent, boivent,

dansent... ils se plaisent bien ici et ne veulent pas partir de la région.

Ils n'ont pas non plus de VPN. Internet est très surveillé par le gouvernement chinois, et beaucoup de sites sont bloqués. Un VPN permet d'avoir des informations sur l'étranger ou même sur ce qu'il se passe en Chine. Ici personne n'en a.

Quel est votre sentiment face au pouvoir en place, en ville mais également ici autour du lac Lugu ?

Je ne fais pas confiance au gouvernement : je ne me sens pas libre ni en sécurité. J'en ai peur. Il y a des caméras partout qui peuvent nous surveiller à tout moment. Et pour n'importe quelle raison. Les autorités en font ce qu'elles veulent, avec pour but de changer la société. Non, je ne leur fais pas confiance et je ne pense pas que la Chine soit libre. On a la liberté de choisir ce qu'on va manger aujourd'hui, mais pas la politique appliquée.

En général, si on s'écarte un peu du sujet des Moso, j'aimerais ajouter que beaucoup de Chinois veulent du changement. Nous voulons avoir le choix du type de politique mise en place ou du nombre d'enfants que l'on veut avoir ! On ne veut pas d'un gouvernement qui nous dise « vous ne pouvez avoir que deux enfants. » C'est ridicule, ça ne le concerne pas.

Je veux pouvoir choisir. Et je veux une voix qui soit entendue au-delà de la frontière sans être jeté en prison si je dis quelque chose qui ne plaît pas au gouvernement.

Na Ji

« C'est plus simple avec un gouvernement, on suit les lois qui ne viennent que d'un seul endroit. On ne se sent pas vraiment écoutés par les autorités, mais ce serait trop compliqué d'écouter et de faire plaisir à tout le monde.

Avoir un gouvernement moso, ça ne nous intéresse pas : il y a trop d'ethnies différentes en Chine, plus d'une cinquantaine. On ne pourrait pas avoir de gouvernement pour chacune d'entre elles. Ce serait vraiment trop compliqué. »

Sur la terrasse d'un restaurant à Lige, trois hommes discutent en buvant de l'alcool de riz et en fumant.

Caché dans les montagnes reculées qui entourent le lac Lugu, hors de tout accès, le peuple moso a longtemps vécu dans le respect des traditions matrilineaires strictes.

Au fil de la création de liens avec l'extérieur, les Moso évoluent, et c'est inévitable. Les traditions et l'organisation sociale sont petit à petit balayées par les communistes chinois dans les années cinquante.

L'empire Han a un objectif majeur : uniformiser la Chine. Les autorités essaient d'abord d'éduquer les minorités à la culture nationale. Pour les Moso, c'est un échec. Ils sont trop indépendants et la culture est trop forte pour être totalement remodelée. Le gouvernement tue alors les traditions à petit feu en ouvrant les lieux au tourisme et profite pour en tirer un avantage économique.

Le tourisme est perçu comme le Graal par ce peuple du lac Lugu. Les Moso sont conscients de leur transformation. Pourtant, ils ne s'y opposent pas. Même s'il entraîne une mise en scène des coutumes et une perte des traditions, le tourisme représente désormais la première source de revenus autour du lac. L'accès aux soins et à l'éducation est meilleur. La qualité de vie est nette-

ment supérieure à celle que les habitants de la région ont connue jusqu'à présent.

Aujourd'hui, le fossé entre tradition et modernité se creuse. La génération des 25-30 ans, élevée dans cette transition, est plus que jamais perdue. Les jeunes sont nés dans de vieilles maisons en bois au bord du lac, élevés dans le respect des coutumes. Ils travaillent maintenant au rythme d'une organisation purement folklorique. L'argent a déboulé dans leur vie, là où, du temps de leurs ancêtres, on troquait des services. Ils gagnent mieux leur vie, mais n'ont aucune idée de la manière d'investir leur capital. Ils boivent, fument, font la fête et errent. Les plus chanceux s'adaptent et construisent des établissements touristiques sans trop se poser de questions.

Le choc de la transition touche aussi les plus âgés. Les aînés vivent depuis toujours sur ces terres, là où leurs parents élevaient le bétail et cultivaient des pommes de terre. Ils reconnaissent les bienfaits du tourisme et le confort de vie qu'il leur apporte. Mais ils doivent aussi faire face au changement. La famille ne donne pas nécessairement la totalité de sa paye à la matriarche. Elle contrôle moins les finances familiales et le confort de chacun, et peut même se trouver isolée.



Dans l'histoire moso, les femmes faisaient la fierté du peuple. Elles ont perdu leur statut d'antan. Le mariage ambulant disparaît et on rêve d'une vie de couple au détriment de la tradition qui préfère la vie de famille de même sang.

Dans les montagnes, les Moso vivent toujours d'agriculture ou d'élevage et marchandent encore par le troc.

La création intensive de routes et le nombre de touristes en constante augmentation amènent petit à petit les mêmes changements. Les habitants le

savent. La plupart s'en réjouissent. Ils s'y préparent déjà en construisant des hôtels. Beaucoup de Moso rêvent des bénéfices financiers et du confort que cela peut apporter même si ça signifie la perte progressive d'une culture ancestrale.

Les Moso apparaissent affaiblis. Le folklore local devient le seul témoin d'un système unique en son genre.

Leur futur reste incertain. Le gouvernement chinois se tournera peut-être vers d'autres minorités à « éduquer ». Les Moso pourraient alors trouver l'équi-

libre entre une modernité confortable et les traditions matrilineaires qui font leur identité.

Ce peuple n'a jamais prôné le culte d'une domination féminine, ce qui n'existe d'ailleurs nulle part dans le monde. Les Moso démontrent qu'une égalité de genres peut fonctionner. Cette organisation sociale pourrait inspirer les peuples patriarcaux, mais l'ambition impérialiste de la Chine en occulte l'essentiel. Les autorités chinoises, et par extension le tourisme, vident la culture matrilineaire moso de sa substance ●

L'équipe



Au-delà de son caractère bien trempé, **Daphné** sait toucher le cœur des gens. Son hypersensibilité permet au groupe d'analyser les choses plus en profondeur. Tel un caméléon, elle s'adapte à tout type de média.

Pour le mémoire, elle mène les différentes interviews et rencontres destinées au mook. Daphné coordonne aussi les capsules vidéos et anime les réseaux sociaux.

Son objectif est de travailler à la télévision mais elle voudrait allier journalisme et exploration du monde. D'un tempérament positif, elle refuse de se laisser gagner par le pessimisme ambiant et cherche à promouvoir des actions constructives.



L'aventurière de l'équipe, c'est **Lore**. Attendre un bus sur un rocher plusieurs heures, au milieu de nulle part, ne lui fait pas peur. Diplomate dans toutes les situations, c'est elle qui calme les esprits les plus échauffés. Elle voit le monde à travers un objectif.

Pour le mémoire, elle est l'une des photographes du mook. Elle a édité les photos, corédigé l'article et mis en page le travail.

Elle refuse de travailler dans des milieux sous pression. Elle préfère le calme solitaire de contrées lointaines. Une fois son diplôme en poche, elle voudrait réaliser des reportages à la découverte de nouvelles sociétés pour rencontrer d'autres ethnies.

Douce mais exigeante, **Mathilde** est la boute-en-train du mémoire. Son organisation sans faille et son exigence ont permis au groupe de garder la tête froide dans les moments difficiles.

Pour le mémoire, elle est co-photographe. Avec Lore, elle a retranscrit notre périple chez les Moso. Mathilde a également beaucoup travaillé sur le graphisme du mook.

Elle est très engagée et s'implique personnellement dans la protection de l'environnement et des animaux. Professionnellement, elle souhaite devenir photographe et parcourir le monde.



Ambitieuse et déterminée, **Olivia** atteint toujours les objectifs qu'elle se fixe. Restée en Belgique, Olivia apporte son aide à l'équipe dès que la fatigue se fait sentir. Capable de s'adapter, elle va là où on a besoin d'elle.

Pour le mémoire, elle a écrit plusieurs articles afin d'éclairer les nombreux questionnements rencontrés lors du reportage. Olivia a également participé à la mise en page du mémoire.

Elle adorerait travailler en télévision ou en radio. Les métiers de journaliste et d'animatrice la tentent, mais elle ne veut se fermer aucune porte.



Seul gars du groupe, **Sémy** est peut-être le plus sensible. Empathique et en besoin constant de contact humain, il est l'atout relationnel du groupe.

Pour le mémoire, il co-réalise les interviews pour le mook et partage les anecdotes du périple sur les réseaux sociaux. C'est aussi lui qui est chargé de l'édition du mook.

Intransigeant, il aime trouver les mots justes et déteste l'approximatif. Le temps est pour lui un ennemi à dompter. C'est pour cette raison qu'il rêve de partir en reportage plusieurs mois pour approfondir les grands problèmes sociétaux.



Remerciements

Après une année intense de recherche, de voyage et d'écriture, nous sommes heureux de vous présenter notre mook. Il représente l'aboutissement d'un travail de longue haleine. De nombreuses personnes ont participé à sa réalisation. Nous remercions...

Nos accompagnateurs :

Philippe Laloux pour votre regard critique sur la rédaction, votre soutien et vos encouragements quand nous étions à l'autre bout du monde. Vous nous avez donné confiance en nous. Grâce à vous, nous avons pu repousser nos limites.

Colin Delfosse pour votre créativité, votre regard affûté sur les meilleurs clichés, et votre honnêteté quant aux moins... réussis. Votre coup d'œil décalé a permis à ce mook de sortir des sentiers battus.

Luc Vuylsteke d'avoir repris au pied levé le poste d'accompagnant graphique. Votre expérience et vos conseils ont donné forme à notre année de travail.

Delfine Reuter d'avoir été la première à croire en notre sujet. Sans vous, le mémoire n'aurait tout simplement pas décollé.

Pour leur aide précieuse :

Notre traductrice moso, "**Ama**", pour ta bonne humeur, ta folie et ton aide bien après notre départ. Ta conduite un peu douteuse dans les montagnes nous manque beaucoup.

Caroline Chapeau, pour vos conseils bienveillants et votre disponibilité. Vous êtes notre point de départ dans ce mook. Vous avez été l'exemple qu'un tel périple était possible.

Pierre-Joseph Laurent, pour avoir apporté votre expertise sur les sociétés matrili-néaires. Vos connaissances ont permis une rigueur dans nos propos.

Marc Dausimont, pour les heures consacrées au suivi de la mise en page du projet.

Sixtine de Terrasson de Montleau, pour tes talents de dessinatrice. Merci d'avoir pu retranscrire des lettres que nous n'avons jamais comprises.

Annelies, d'avoir partagé ton expérience et tes astuces.

Bin Ma, d'avoir accepté de rencontrer de parfaits inconnus et d'avoir partagé ton parcours de vie. Nous te souhaitons d'être heureuse et de retrouver les montagnes du lac.

Les nombreux **locaux** du lac Lugu qui nous ont aidés chacun à leur façon et qui nous ont accueillis les bras ouverts. Plus particulièrement **Bin Bin**, tu as pu remplir nos estomacs maltraités par la nourriture trop épicée.

Anouschka et **Djulian** d'être restés connectés h24 pour le bien mental de Daphné et Sémy.

Francine et **Marco**, pour leur accueil chaleureux et la fondue à la tomate lors de notre voyage à Annecy chez Bin Ma.

Nos **familles** et nos **amis** pour leur précieux soutien, psychologique comme alimentaire durant cette année. Les pleurs, les crises de nerfs et les doutes ne vous ont pas fait plier.

Damien Van Achter et nos donateurs pour la réussite de notre crowdfunding. Nous sommes un peu moins fauchés grâce à vous.

Les membres de l'équipe de l'IHECS : **Amandine Degand**, **Nora de Marneffe**, **Esther Durin**, **Gaetan Gras** et **Nordine Nabili**.

Nos nombreux donateurs pour leurs contributions :

Marguerite Aendekerk, Odile André, François Cahour, Xavier Castelli, Hélène Cochaux, Anouschka Conrardy, Jacques Conrardy, Monika Conrardy, Victor D'Affnay, Aurélie Engels, Christine Evrard, Damien Fanon, Margaux Fanon, Véronique Fanon, Lorine Fernez, Arnaud Grisard, Lorraine Grisard, Philippe et Véronique Grisard, Chloé Hanin, Donaline Hermant, Anne et Pierre Huvelle, Arthur Lacroix, Théotime Lens, Djulian Libiani, Gina Libiani, Vincent Lorent, Marie Mahieu, Laure Marlière, Anne Noël, Guy Noël, Pierre Noël, Daniel Rieille, Oriane Renette, Yolande Roch, Olivier Rubin, Pascale Rubin, Patricia Servais, Quentin Silini, Jérôme Stassin, Gaël Thouvenin, Pauline Vastenaekels, Francine et Marco Van Inthoudt, Julien Van Inthoudt, Marie Van Inthoudt, Bénédicte Vereecke.